

Azedine, au boulot 90 heures par semaine !

Au numéro 234 de la longue rue Saint-Antoine, dans le 12^e arrondissement de Paris, on est loin d'imaginer, derrière le grand sourire sur le visage de cet artisan boulanger de 52 ans, l'ampleur du labeur quotidien que son métier lui impose.



Vêtu d'un béret gris comme sa barbe, ce quinquagénaire à la joie de vivre contagieuse est, depuis deux ans, le propriétaire et gérant de la boulangerie Maison Doucet. Artisan depuis près de 25 ans, Azedine n'est pas juste un boulanger : il est aussi comptable, manager et même maçon par moments, confi-t-il. Ce train de vie de chef d'entreprise ne lui laisse que très peu de temps libre. Ce samedi, il commence le travail à 4 h du matin et ferme la boutique à 14 h 30. « C'est une petite journée, en général, la semaine, je fais 3 h 30 - 20 h », dit-il. Ce père de deux garçons de 11 et 14 ans regrette d'avoir si peu de temps à leur accorder : « Parfois, on fait une sortie, mais c'est rare. Je veux les emmener au théâtre bientôt, mais je ne sais pas quand ce sera possible. »

Arrivé de Kabylie à 18 ans, il a d'abord enchaîné les petits boulots, avant d'ouvrir son café-théâtre, fermée il y a près de 16 ans, à cause d'un arrêté préfectoral. À 35 ans, il ouvre sa boulangerie dans le 20^e arrondissement. Pour lui, c'est un métier de passion : même s'il est parfois épuisé physiquement, sa relation de proximité avec sa clientèle et les éloges qu'il reçoit lui donnent le sourire et lui apportent « beaucoup de satisfaction », pour un salaire de moins de 2000 euros par mois, qui varie selon les résultats de son entreprise.

S'il est heureux d'avoir acquis de nouveaux locaux, avec un plus grand logement pour sa famille, Azedine constate que les comportements ne sont pas les mêmes. « Ici, on a une clientèle de bureau, les gens tissent des liens plus difficilement », remarque-t-il d'un air un peu nostalgique, lui qui avait noué des liens assez forts avec ses anciens clients du 20^e arrondissement.

Car malgré ce sourire ineffaçable, Azedine se fatigue. Lorsqu'on lui demande s'il a déjà pensé à tout arrêter, sa réponse est claire : « Oui ». Sa vie sociale est affectée, presque inexistante : ses amis, il ne les voit que s'ils viennent lui rendre visite sur son lieu de travail. Mais il ne peut pas ralentir la cadence : ses responsabilités l'obligent à être au four et au moulin, et il n'a pas les moyens d'embaucher davantage: « Je travaille tout le temps, je n'ai pas de vie ! ».

Pourtant, cette fatigue physique est éclipsée par son enthousiasme, il ne se plaint jamais, est heureux et se considère comme chanceux, après tout, c'est la vie qu'il a décidé de mener. Mais cette cadence infernale l'amène à penser à la suite : « Je prendrai une caravane et je partirai loin », dit-il en rigolant. Si le temps lui manque pour s'occuper de ses enfants, il compte bien le rattraper aux côtés des leurs, une fois grand-père.